

Conserver la nature en Nouvelle-Calédonie : un enjeu complexe entre science et contexte socio-culturel

Interview de **Catherine Sabinot**, docteure en ethnoécologie au Museum national d'Histoire naturelle (MNHN).

Propos recueillis par **Pierre Tousis**, chargé de communication à la Fondation pour la recherche sur la biodiversité (FRB).

Janvier 2022 | Article | IPBES | [Biodiversité et océans](#)

<https://www.fondationbiodiversite.fr/conserver-la-nature-en-nouvelle-caledonie-un-enjeu-complexe-entre-science-et-contexte-socio-culturel/>

La Nouvelle-Calédonie abrite une biodiversité luxuriante. Catherine Sabinot, docteure en ethnoécologie, nous parle de ce riche territoire. À travers l'analyse de cet exemple, nous verrons l'importance de prendre en compte le contexte socio-culturel et le lien spécifique qui existe entre des populations et leur terre afin de mieux la conserver.

Quel est le lien spécifique qui existe entre les populations de Nouvelle-Calédonie et la nature ?

Pour répondre à cette question, il faut faire un petit détour par le langage. Il n'y a pas de terme pour dire « nature » dans les langues kanak. La dichotomie entre nature et culture n'existe pas. Il s'agit plutôt de liens qui unissent les éléments, humains et non humains. Il s'agit donc pour les hommes et les femmes d'entretenir tous ces liens, entre le requin et le lézard, l'homme et l'igname, la femme et le cocotier, et tout ce qui nous lie à la « terre-mer ». Quand on est kanak, la « terre » ou la « nature », s'étend de la montagne jusqu'au récif, voire au-delà. Cela inclut les vivants et les morts, le monde visible et invisible.

Le lien qui unit les populations de Nouvelle-Calédonie avec la nature est très fort, car tout est lien. Aussi, ce lien est entre autres entretenu par la connaissance commune des toponymes, c'est-à-dire des noms de lieux. Chaque toponyme renferme la mémoire du lien d'un clan à la terre et toute son histoire. Grâce à ces toponymes, le lien au territoire persiste à travers les générations.

N'y a-t-il qu'une seule perception de la nature ?

Sur l'archipel calédonien aujourd'hui très multiculturel et métissé, on ne peut pas dire qu'il n'y a qu'une seule perception de la nature. Ce que je peux observer, c'est que les premiers habitants d'ici, les Kanak qui constituent aujourd'hui un peu plus de 40 % de la population ont réussi à partager leur vision du monde, leurs liens forts à des éléments non-humains notamment. Même si cela n'est pas toujours évident pour tous, il y a une certaine reconnaissance de la diversité des savoirs et des représentations de la nature. Chaque communauté a apporté ces manières de voir et nombreuses sont les personnes qui se sont construites en intégrant un peu de cette diversité.

La gestion de l'environnement prend-elle en compte ces spécificités socio-culturelles de la Nouvelle-Calédonie ?

Au début, dans de nombreux pays du monde, gérer l'environnement consistait à « mettre la nature sous cloche ». Aujourd'hui, on intègre de plus en plus à la fois les habitants, leurs valeurs et leurs pratiques. En Nouvelle-Calédonie, les trois provinces possèdent chacune leur propre code de l'environnement. Celui de la province des îles Loyauté, habitées par une grande majorité de Kanak, a été rédigé il y a seulement trois ans. En amont, des travaux de recherche en sciences de la nature et en sciences sociales ont été menés afin de prendre en compte les enjeux écologiques ainsi que les spécificités des populations

et du territoire. Pour vous donner un exemple, avec des collègues écologues, ethnologues et géographes, j'ai mené un travail sur les roussettes, de grandes chauves-souris, qui sont considérées comme des ancêtres dans certains clans et sont globalement très importantes d'un point de vue culturel. Notre travail a été fait pour que puissent être rédigées des réglementations qui s'appuient sur la vision des habitants, sur les pratiques préexistantes et sur les enjeux écologiques. Les règles sont pensées non pas pour protéger une biodiversité seule mais bien la biodiversité et la société. Par ailleurs, dans les codes de la province Sud et de la province Nord rédigés depuis plus longtemps, il est prévu que des dérogations soient possibles pour le prélèvement d'espèces comme la tortue verte à des fins coutumières (pour des mariages, des deuils, des intronisations de chefferies, etc.).

Existe-t-il une volonté d'intégrer les décideurs locaux dans la gestion des sites naturels ?

Il y a un certain effort d'intégration des décideurs et des acteurs locaux. Pour donner un exemple, six sites de Nouvelle-Calédonie sont inscrits au Patrimoine mondial de l'Unesco. Les comités de gestion de chaque site sont généralement composés de représentants locaux (associations locales, coutumiers, femmes et hommes de l'endroit). On considère volontiers que les acteurs locaux ont un rôle à jouer, mais selon les lieux, ils sont plus ou moins impliqués et écoutés. Il reste du travail à mener pour réellement prendre en compte leur parole et leurs visions.

Comment concilier les enjeux liés au contexte socio-culturel et les enjeux écologiques ?

Je vais utiliser un exemple pour vous répondre. Depuis quelques années, nous menons un projet appelé Espam sur le milieu marin, financé par la Fondation de France et la province des Iles Loyauté. L'objectif a été de travailler sur la diversité des valeurs que les habitants accordent aux territoires marins, en particulier aux animaux marins. L'idée est que si on connaît mieux les valeurs que les gens accordent aux espèces, et donc au territoire, et que l'on parvient à les faire reconnaître par le plus grand nombre, il sera possible de créer des politiques environnementales qui intègrent tant les enjeux écologiques que les enjeux culturels et sociaux. Elles seront ainsi plus ajustées et mieux comprises par tous.

Dans le cadre de ce programme, en plus de mener des entretiens longs avec les Calédoniens (de plus de 4 heures parfois), nous avons déployé un questionnaire très court contenant deux questions : "Quels sont les animaux marins emblématiques pour vous ?" et "Pourquoi ?". Plus de 130 espèces différentes ont été citées, ce qui illustre nombre conséquent d'espèces importantes pour les populations locales. Nous avons créé une base de données nourrie de ces réponses sur les espèces et les valeurs que leurs accordent les habitants. 201 raisons différentes ont été données que nous avons classées en 22 grands thèmes. En Nouvelle-Calédonie, la fonction nourricière accordée aux animaux marins a été très largement citée, puis leur importance coutumière et leur statut d'espèce menacée ou à protéger. Ces résultats ont montré que les valeurs socio-culturelles sont prégnantes. Nous devons donc en tirer des leçons, cesser de tout vouloir traduire en valeur monétaire et créer des indicateurs multiples agrégeant des indicateurs sociaux, économiques et culturels. Trouver les outils à ces fins reste encore un défi mais nous pensons que ce projet apporte sa petite pierre à la réflexion.

Un des prochains enjeux soulevés par l'Ipbes est d'atteindre un changement transformateur. L'évaluation des valeurs associées à la nature, qui devrait sortir cet été, peut-elle être une des voies pour cela ?

QU'EST-CE QU'UN CHANGEMENT TRANSFORMATEUR ?

Il s'agit d'une proposition de l'Ipbes qui résulte d'une analyse des causes de déclin de la biodiversité et des échecs politiques de sa préservation ces dernières décennies. Un changement transformateur est

défini comme une réorganisation fondamentale et systémique des facteurs économiques, sociaux, technologiques, y compris les paradigmes, les objectifs et les valeurs.

>> **En 2021, la FRB a consacré sa Journée annuelle à débattre de cette notion. [+ d'infos](#)**

L'idée sous-jacente est qu'il est possible de faire évoluer les valeurs qu'on porte aux choses et notamment à la nature. Il ne s'agit pas de faire converger les différentes valeurs, mais bien de faire valoir leur diversité. Celles-ci ont toujours évolué et on se rend plus compte aujourd'hui de l'existence de différentes manières de penser les choses. Notre mobilité entre les continents, entre les îles, s'est accélérée et étendue, ce qui conduit aujourd'hui à avoir des territoires habités par une grande diversité de populations ; et chacune établit un lien spécifique avec la terre qu'elle habite. Le système des valeurs caractérisant un territoire devient plus complexe et plus riche. Selon moi, on peut profiter de cette richesse et de cette complexité afin d'analyser la diversité des valeurs, et ce qui conduit chacun à faire évoluer son système de valeurs, notamment pour renforcer ces liens avec les éléments de la nature. J'aime penser que notre objectif n'est pas de protéger l'environnement ou la société, mais bien l'ensemble : les liens humains-natures, les liens entre les humains et les non-humains. Si on arrive à identifier ces changements transformateurs et les manières institutionnelles, collectives et individuelles de les favoriser, on pourra alors renouveler un lien sain entre la biodiversité et la société. Pour préserver cet ensemble, il faut les penser ensemble. La vision kanak du monde, marquée par les liens, peut nous aider. L'attention portée à maintenir ces liens dans le présent doit guider nos actions.